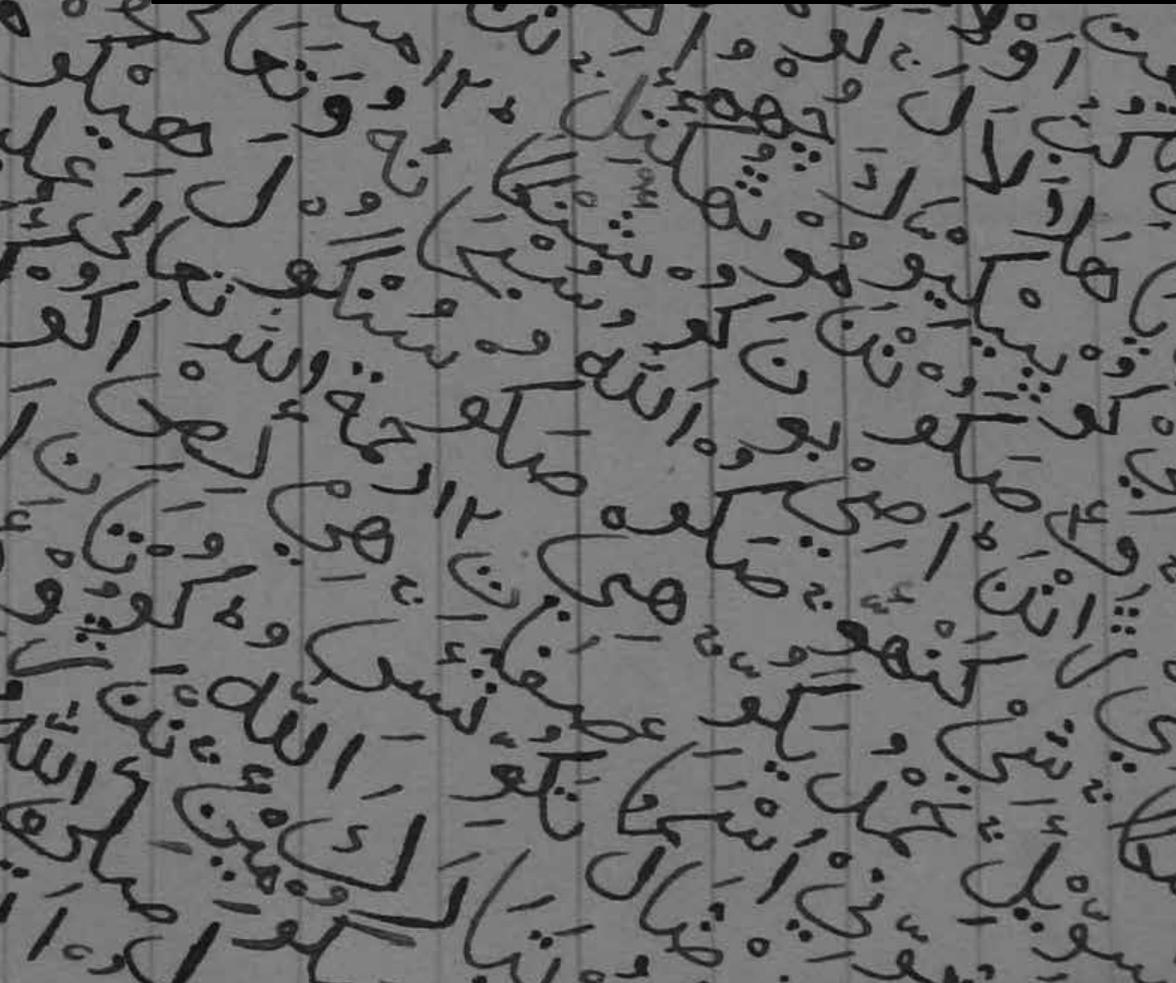




**Notas de Leitura**



Handwritten Arabic text in a dense, cursive script, likely a religious or historical document. The text is written in black ink on a light-colored background. The script is highly stylized and difficult to read due to its density and the overlapping of lines. The text appears to be a collection of verses or a continuous passage, possibly related to the Quran or a historical account. The overall appearance is that of an ancient manuscript or a page from a historical text.

# Derrière la façade

René Pélissier

P. 173-193

## Généralités et regroupements de plusieurs pays

Nous ne savons pas si l'ouvrage luxueux qui ouvre cette chronique aura tous les lecteurs qu'il mérite, mais c'est incontestablement le plus important du lot, tant par la forme que par le fond. Si nous avons bien compris les intentions de ses promoteurs (la Fondation Calouste Gulbenkian), il s'agissait de dresser un inventaire global de tout ce que les Portugais ont bâti (au sens premier du terme) sur trois continents (Afrique, Amérique, Asie), au cours des siècles, c'est-à-dire depuis le début de l'expansion jusqu'à la fin de la colonisation (1975). Le projet s'intitule **Património de origem portuguesa no Mundo** et le terme de patrimoine est suffisamment vague pour englober l'architecture militaire, religieuse, économique, ludique, officielle et privée (si elle offre un intérêt historique ou artistique validé par des dizaines d'experts). Partie sur la base d'une ambition planétaire d'une envergure aussi démesurée, il est évident qu'on ne pouvait conduire l'affaire à bon port qu'au prix d'un investissement très lourd. Plusieurs volumes étaient nécessaires. Celui que nous présentons ici – nous ne connaissons pas les autres – alterne les pages illustratives ou de présentation historique, et celles qui sont plus descriptives (souvent en colonnes doubles) pour donner un relevé généralement détaillé – souvent confié à un architecte – de plusieurs centaines de bâtiments ou de ruines encore visibles. Cela va parfois très loin dans les découvertes minutieuses. N'étant pas spécialiste de l'Afrique du Nord, c'est ainsi que nous avouons notre heureuse surprise de voir que, pour le Maroc (80 pages), les auteurs trouvent 26 sites, ventilés pour les plus notables en: 1.°) architecture militaire; 2.°) architecture religieuse; 3.°) équipements et infrastructure, et parfois 4.°) habitations. Les articles sont signés et comportent une bibliographie plus ou moins fouillée.

La révélation fondamentale pour nous provient malgré tout du golfe Persique et de la mer Rouge avec 34 sites dont nous n'avions entendu parler que de cinq. Nous sommes évidemment un peu mieux informé de ce qui est visible au Cap-Vert (y compris le camp de concentration de Tarrafal). Pour la Guinée-Bissau, sauf erreur, les dizaines de casernes construites pendant la guerre coloniale récente ont été jugées indignes d'entrer dans le patrimoine. Probablement, leur valeur esthétique était douteuse et leur charge émotionnelle se limitait-elle aux anciens combattants. On ne va pas disséquer dans le détail la section anglaise (pp. 375-493) et encore moins la

<sup>1</sup> Mattoso, José, Cunha, Mafalda Soares da et Matias, Maria Fernanda (directeurs et coordinatrice du projet global); Barata, Filipe Themudo et Fernandes, José Manuel (coordinateurs du volume) (2010), **Património de origem portuguesa no Mundo. Arquitetura e urbanismo. Vol. África, Mar Vermelho, Golfo Pérsico**, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian, 655 p. (24,5 x 30,5 cm), cartes couleur, centaines d'illustrations noir et blanc et couleur.

mozambicaine (pp. 497-591). Cette dernière est bien moins complète que l'angolaise dans laquelle nous aurions pourtant bien voulu trouver une image de São José de Encoje dont nous avons peine à croire que l'enceinte de la forteresse a totalement disparu dans la jungle. Ses murs nous avaient paru d'une épaisseur suffisante pour résister aux éléphants les plus teigneux (cf. René Pélissier, *Explorar. Voyages en Angola et autres lieux incertains*, et *Le naufrage des caravelles*, Orgeval, Editions Pélissier, 1979 et 1978). Nous en avons même publié un cliché pris en 1966 illustrant la couverture d'un de nos livres. De même, les anciens de la Baía dos Tigres auraient probablement été heureux de voir une photo de ce qu'est devenu leur habitat dans la colonie piscicole que leurs pères avaient créée. Pareillement, les installations de captage des eaux du Cunene, précisément à la Foz do Cunene, qui leur étaient nécessaires, auraient mérité elles aussi de s'inscrire dans un sous-article réservé à l'infrastructure. Après tout, la colonisation portugaise n'a pas eu si souvent à s'affronter aux déserts d'Afrique, et quelques postes récents dans le Namib avaient toute leur place dans ce livre, même si rien n'y était grandiose.

La curiosité est une qualité – un vice à la rigueur – pour un historien insatiable, et maintenant que des «tour operators» namibiens conduisent leurs clients dans des safaris photographiques au Sud-Ouest angolais, sans se déplacer, en fouillant un peu, on doit trouver des illustrations de ce qui subsiste de ce front pionnier portugais dont le souvenir est encore vivace dans les associations de certains *retornados*. Même chose pour documenter ce qui reste du ou des petits fortins portugais au sud de Madagascar (l'ex-Fort-Dauphin). Plus rien de visible à Annobón? Probablement. Mais au Rio Muni, au Gabon, au Congo-Brazzaville? Après tout, dans les années 1870-1880, il y avait des maisons commerciales portugaises sur le littoral du Congo, bien au nord de l'enclave du Cabinda. Construites en bois ou en fer ont-elles été avalées par l'extension de Pointe-Noire?

Il reste que dans un inventaire d'un aussi riche héritage, il manquera toujours quelque chose. Ce que le volume présente ici est donc la somme de ce qui est facilement accessible depuis Lisbonne car étudié plus ou moins en profondeur. C'est déjà énorme et l'on peut se demander si les héritiers seront à la hauteur des fondateurs. Ont-ils même conscience de l'ampleur des efforts nécessaires pour maintenir la valeur de l'héritage, ne serait-ce que sur le plan des rentrées de devises apportées par un tourisme culturel intelligent?

Dans l'archipel des urgences et des pauvretés criantes, l'île de la mémoire est rarement la plus rentable par les temps que nous traversons. Ce volume est en somme une sorte de *roteiro* ou de guide nautique pour une navigation des plus confortables. C'est une approche de l'Histoire qui devrait plaire à plusieurs types de lecteurs et, dans son genre, c'est une réussite indéniable.

Comme certains peuples ayant eu une longue histoire qui n'a pas toujours été un long fleuve tranquille, les Portugais aiment les centenaires. Et nous nous demandons même si l'on ne prépare pas déjà les commémorations de 1415, crise ou pas. Restons avec celles plus modestes et plus ambiguës de 1910. **A Primeira República e as Colónias portuguesas**<sup>2</sup> s'inscrit dans un ensemble éditorial qui a donné à quelques historiens l'occasion de résumer des travaux antérieurs ou de rafraîchir la mémoire de leurs lecteurs. On n'attend pas d'eux sur un tel sujet et en quelques pages

2 Sardica, José Miguel (org.) (2010), *A Primeira República e as Colónias portuguesas*, Lisboa, Centro de Estudos dos Povos e Culturas de Expressão Portuguesa da Universidade Católica Portuguesa (CEPCEP), 187 p., photos noir et blanc et couleur.

qu'ils apportent des faits véritablement nouveaux. Au mieux, ils peuvent présenter des angles d'attaque inhabituels et des interprétations marquées au sceau de leurs opinions politiques. Cette édition soignée contient huit textes portant notamment sur l'historiographie coloniale, le national-impérialisme des Républicains, l'occupation de l'Afrique colonisée, la diplomatie face aux convoitises étrangères, l'administration «scientifique», l'économie impériale, l'Église sous les tropiques, les paradoxes, la stratégie et la pratique coloniale des Républicains.

Ce sont des synthèses utiles (sauf une vraiment sous-informée) destinées à un public non spécialisé. Certaines détruisent quelques mythes persistants sur la Première République. En fait, on peut dire qu'elle a consolidé l'œuvre coloniale de la Monarchie en adaptant ou oubliant ses convictions ou intentions, face aux dures réalités, et sans réussir à modifier fondamentalement les choses: manque d'argent, d'émigrants, instabilité gouvernementale, «hérédité» militaro-colonialiste de la pensée, etc. Tout cela l'a emporté sur les grands sentiments pseudo-égalitaristes affichés en 1910. L'iconographie est souvent inédite et bien choisie.

Qui douterait de la persistance avant et après 1910 des maux dont souffrait la colonisation en Afrique (pas seulement celle imposée par les Portugais) doit lire **Chocolate Islands**<sup>3</sup>. Ce livre ne peut cependant revendiquer un bouleversement de l'historiographie luso-africaine puisque depuis quelques années une poignée d'historiens anglo-américains et même portugais tapent à bras raccourcis sur la même enclume: le scandale d'un système équivalant à maintenir une sorte de traite négrière entre l'Angola et São Tomé et Príncipe. Les acteurs sont les mêmes: de riches planteurs dans les deux îles, leurs travailleurs venus d'Angola – pratiquement des esclaves capturés ou vendus par des négriers blancs, métis et noirs –, une administration coloniale corrompue, quelques activistes britanniques vociférant, des autorités métropolitaines impuissantes ou fermant les yeux car l'archipel connaît un boom économique (il est le seul dans cette situation), une firme de chocolatiers quakers en Grande-Bretagne, accusée de mettre sa morale dans sa poche pour s'enrichir sur le dos des esclaves, etc. On peut, pourtant, reconnaître à la République la décision d'avoir réussi à imposer (partiellement) le rapatriement des survivants, sans trop se soucier d'ailleurs de savoir ce qu'ils allaient devenir, arrivés à Benguela.

L'auteure focalise son travail sur la personnalité et les activités du magnat de la confiserie Cadbury et surtout de son agent-enquêteur, Joseph Burt, dont elle livre une biographie bien nécessaire. L'essentiel de l'originalité de l'ouvrage est donc consacré aux voyages des deux hommes dans une Afrique «grise» qui n'arrive pas à admettre que le temps de la «traite des nègres» est devenu illicite. Et nous sommes au début du XX<sup>e</sup> siècle. Ce n'est certes pas un chapitre glorieux, mais la duplicité des uns et des autres s'accommodera fort bien ensuite de sérieuses entorses à la législation. L'alliance luso-britannique valait plus que la virginité de quelques tablettes de chocolat. Comme aujourd'hui, qu'il y ait ou non pas mal de sang sur les diamants des femmes du monde n'ayant jamais terni leur éclat, c'est «Business as usual». Au petit-déjeuner ou dans les soirées mondaines.

On pénètre ensuite dans un autre champ de la douleur en abordant superficiellement une catégorie para-littéraire qui devient proliférante depuis le début des

3 Higgs, Catherine (2012), **Chocolate Islands. Cocoa, Slavery, and Colonial Africa**, Athens (Ohio), Ohio University Press, XV-230 p., photos noir et blanc.

années 1980-1990 au Portugal: la guerre coloniale et les épanchements de ceux qui l'ont faite et veulent laisser leur trace écrite. Même pour un observateur basé au Portugal, il est devenu impossible de rassembler la *totalité* de ce qui se publie sur ce thème. La diffusion de ces livres étant aléatoire, pour ne pas dire médiocre ou inexistante, à l'exception de quelques privilégiés qui ont réussi à se faire éditer par des professionnels sérieux, le gros de la production est confié à de simili éditeurs, des conseillers éditoriaux, des imprimeurs, des services culturels provinciaux, des fondations obscures, des municipalités, des associations d'anciens combattants, des libraires improvisés, etc. Le plus souvent ce sont les auteurs eux-mêmes qui se chargent de vendre ou de donner leurs livres. Or, ils ne savent pas ou ne veulent pas se faire connaître, comptant sur leurs camarades, leurs amis et leurs parents proches pour écouler quelques dizaines ou centaines d'exemplaires. La plupart ne sont pas repérables dans le catalogue d'une grande librairie électronique. Les pires sont ceux qui adoptent un pseudonyme et se dispensent d'indiquer noir sur blanc la moindre adresse où l'on pourrait commander leur production. Introuvables dans les plus grandes bibliothèques portugaises, ce sont des fantômes de la littérature de guerre. On ne saura qu'ils ont existé que cinquante ans après leur mort, lorsque leurs proses feront de timides (ou massives pour les invendus) apparitions chez les *alfarrabistas*.

Tout cela est symptomatique d'un manque de confiance ou d'un amateurisme déplorable et il n'est pas étonnant qu'une infime minorité de ces titres soient dans les catalogues des bibliothèques étrangères, alors que ce sont – pour certains seulement – des pierres précieuses lorsque l'on voudra sérieusement reconstruire dans le détail la phase finale de la colonisation portugaise en Afrique (et accessoirement en Orient).

Donc, faisons dans cette chronique avec ce que l'on a pu provisoirement et en quelques mois seulement – et non sans mal – déceler d'émergent dans une mer dont on ne connaît pas l'étendue. Commençons par une petite base bibliographique<sup>4</sup> compilée par Manuel Barão da Cunha. En 27 pages, il ne peut aller bien haut. Il recense 397 titres – y compris quelques *separatas* et articles, ce qui est à proscrire si l'on veut ne pas être vite submergé – sur la décolonisation et la révolution de 1974, et même un peu avant puisque l'on trouve une entrée de 1956. A proprement parler, de livres concernant l'Angola nous n'en trouvons que 90 environ, 78 sur la Guinée et 43 sur le Mozambique. Personnellement, avec toutes nos lacunes, nous en possédons déjà plus de 110-120 consacrés à la guerre coloniale en Guinée, vue des deux côtés. Il nous paraît donc urgent qu'un/e étudiant/e en bibliothéconomie ou histoire africaine/ou contemporaine, rédige une thèse de *mestrado* exigeante, consacrée à *tout* ce qui s'est publié *en livre* sur le thème de la guerre coloniale. Une bibliographie critique, rédigée selon les règles de l'art, devrait l'occuper à plein temps pendant au moins un an, rien qu'avec la production en portugais (PALOP inclus).

#### **Combatentes de Oliveira na Guerra Colonial. Tombaram mas não caíram<sup>5</sup>.**

Beau sous-titre. Le contenu? Une cinquantaine de témoignages recueillis pendant deux ans par Adelino Gomes auprès d'anciens combattants d'un tout petit village, ce qui montre déjà l'intensité de la ponction opérée pendant près de quinze ans. Le texte est divisé géographiquement: Índia, Angola, Mozambique, Guinée (les sacrifiés), Cap-

<sup>4</sup> Cunha, Manuel Barão da (coord.) (2010), *Bibliografia sobre o fim do Império*, Linda-a-Velha, DG Edições, 27 p.

<sup>5</sup> Gomes, Adelino & Bastos, Sandra (2011), *Combatentes de Oliveira na Guerra Colonial. Tombaram mas não caíram*, Porto, Culture Print, 235 p., illustrations noir et blanc.

Vert (les favorisés), Macao (*Idem*), Timor. Chacun y va de ses souvenirs. En général, ils ne sont pas chaleureux. D'un point de vue historiographique – mais on ne fait jamais la guerre pour le confort des futurs historiens –, il y a peu d'enseignements à en retirer sur le plan opérationnel. De même, les pertes sont outrageusement majorées dans ces réminiscences. Si un statisticien oisif et vicieux prenait la peine d'additionner tous les morts comptabilisés par les anciens soldats de toutes les guerres et les comparait avec les dénombrements officiels, il remarquerait une vertigineuse inflation à mesure que les mémoires vieillissent. Ce qui ne veut pas dire que nous ayons une confiance absolue dans les chiffres fournis par les états-majors. En fait, à notre connaissance, personne n'a encore pu dire avec certitude combien de métropolitains ont été envoyés soldats en Afrique (dans les trois armes) entre 1960 et 1975. Ni combien y sont morts, ni combien y ont été blessés ou en ont été évacués malades. Les militaires de carrière ont, eux aussi, des mémoires sélectives (surtout dans les bureaux tranquilles de Lisbonne en temps de paix).

Vient ensuite une trilogie chez un même éditeur qui, victime d'une homonymie parfaite avec un autre éditeur peu sérieux, nous avait donné une image déplorable mais fausse. **Memórias do Oriente. Índia, Timor e Moçambique**<sup>6</sup>, ainsi que les deux titres qui suivent immédiatement, est le fait d'un officier de carrière. L'importance de son récit est qu'il est l'un des rares à décrire l'invasion indienne à Diu, seule *praça* où la résistance portugaise ne fut pas symbolique (pp. 57-64) (décembre 1961). La détention dans un camp de prisonniers indien est déjà plus classique. Il effectuera ensuite une commission à Timor (1964-1966) à Lospalos (alors lieu de prospections pétrolières). Les habituelles rumeurs d'invasion indonésienne sont sans fondement. Les choses deviennent plus sombres pour lui lorsqu'il est transféré au Mozambique (1967-1968) à Mutamba dos Macondes (casernement enterré mais inondé à la saison des pluies), un des pires sites du Mozambique où des rats énormes mordent et rongent les oreilles, le nez, etc. des soldats pendant leur sommeil, sans même qu'ils s'en rendent compte, cette espèce exotique exhalant un souffle anesthésiant! Quelle autre armée du Tiers-Monde aurait osé traiter aussi mal ses propres soldats? Eux ont été envoyés défendre l'Empire, portugais depuis 500 ans (*sic*)! Chez les Macondes! Cela se paie, les enseignements d'une histoire truquée, réservée à l'intention des «élites» militaires.

**Caleidoscópio**<sup>7</sup> est une anthologie de petites histoires, certaines humoristiques, vécues par un ancien lieutenant-colonel, basé d'abord à Quitexe (1963-1964) dans l'Uíge. On y constate que, siège d'un bataillon, les opérations militaires n'y étaient pas la préoccupation majeure des officiers, tout au moins en son temps. Pourtant ils sont à proximité de plusieurs maquis. L'une de ses histoires a une certaine utilité car au-dessous de Quitexe, à Aldeia Viçosa, passe selon l'auteur la frontière entre les Macambas et les Mahungos et ipso facto l'influence entre les maquis du MPLA et ceux du FNLA. Les premiers sont attaqués par les Portugais et le FNLA, les seconds par les Portugais seuls, ce qui fait que les premiers étant encerclés souffrent de toutes les carences alimentaires et sanitaires possibles et veulent se rendre aux Portugais qui font tout pour les y encourager. Il est bon de rappeler que l'antagonisme tribal et politique dans

6 Antunes, Luís Dias (2011), **Memórias do Oriente. Índia, Timor e Moçambique**, Linda-a-Velha, DG Edições, 163 p.

7 Lopes, Rui de Freitas (2011), **Caleidoscópio. Antologia de recordações militares saborosas**, Linda-a-Velha, DG Edições, 160 p., dessins noir et blanc.

les Dembos était le plus sûr atout des Portugais. Au Mozambique (1967-1969), l'auteur, chargé d'accompagner une équipe de la télévision française, se trouve bien embarrassé quand elle veut voir et filmer la guerre à tout prix. Lui est lié par le programme officiel établi à l'avance : les amener à Mueda, au centre névralgique des Macondes, mais les empêcher de participer à une opération. Finalement, il les laisse filmer une mission de déminage et l'arrivée d'opération d'une unité de parachutistes. Ce n'était pas l'homme à prendre des risques inconsidérés et eux, des reporters de guerre professionnels, voulaient leur dose d'adrénaline. Toute la différence entre un officier de métier poussé dans une guerre dont il fallait sortir indemne et des vampires étrangers assoiffés de sang pourvu que les images soient bonnes.

Ayant déjà publié (René Pélissier, *Angola-Guinées-Mozambique-Sahara-Timor, etc.*, Orgeval, Editions Pélissier, 2006, p. 697; pp. 704-705) un compte rendu plutôt élogieux de la première édition (parue sous le pseudonyme de Costa Monteiro) de **Caminhos perdidos na madrugada** de Fernando Vouga<sup>8</sup>, nous limiterons nos appréciations aux seuls chapitres de la deuxième édition qui ne figuraient pas dans la première. Toujours aussi bien écrit, le roman donne le récit du baptême du feu du héros de l'histoire, alors lieutenant dans les Dembos (Angola), qui tombe dans une embuscade entre Mucondo et la «célèbre» plantation de Santa Eulalia (pp. 49-53). L'autre nouveauté nous transporte en Guinée sous Spínola en 1971: le héros est devenu capitaine et assiste à une violente confrontation entre Spínola et le lieutenant-colonel commandant son bataillon, basé en terrain sûr: le *chão fula* (peuhl) fidèle aux Portugais. L'auteur ne meurt pas d'amour pour l'autocratie Spínola humiliant un officier supérieur devant ses subordonnés. Il juge que la guerre coloniale est perdue à long terme, car c'est une guerre d'usure que le Portugal est et sera incapable de poursuivre bien longtemps. C'était visible aux yeux de tous les observateurs étrangers et il fallait être intoxiqué par la propagande et une histoire mythique pour ne pas vouloir l'admettre.

Nous poursuivrons cette section à cheval sur plusieurs colonies par deux livres qui, malheureusement pour notre propos, concernent les activités purement politiques et non vraiment militaires de deux généraux qui voulurent renverser un régime au Portugal. L'un réussit son coup d'Etat, l'autre échoua, mais finalement fut sauvé par le régime suivant. Les **Memórias políticas**<sup>9</sup> du général Garcia dos Santos touchent la Guinée, mais en tant que créateur du Serviço de Telecomunicações Militares local (1961-1964) qui s'avéra évidemment indispensable pour la conduite de la guerre coloniale. Toujours dans le même Service hautement technique, il accomplit une deuxième mission en Angola (1968-1970). Il joua surtout un rôle stratégique dans la révolte du MFA en 1974. Et tout le reste du livre est consacré au rôle politique et économique de l'auteur, rôle considérable mais qui dépasse nos compétences.

Le deuxième de nos deux personnages, lui, était un des «héros» de l'occupation militaire de l'Angola et du Mozambique, de 1890 à 1908 et, en tant qu'historien, nous le considérons toujours comme l'un des principaux gouverneurs généraux qu'a connus l'Angola, un homme qui termine le cycle d'or des grands commis de la Monarchie finissante en Afrique. Nous attendions donc beaucoup d'un livre de 803 pages intitulé

8 Vouga, Fernando (2010), *Caminhos perdidos na madrugada*, 2.<sup>e</sup> edição revista e aumentada, Linda-a-Velha, DG Edições, 177 p.

9 Santos, Garcia dos (2011), *General Garcia dos Santos-Memórias políticas. Um pouco do que vivi*, Lisboa, Bertrand Editora, 319 p. + 8 p. de planches photographiques noir et blanc et couleur.

**Paiva Couceiro. Diários, correspondência e escritos dispersos**<sup>10</sup>. Il s'agit pourtant de préciser clairement au lecteur qu'il ne rencontrera pratiquement rien dans cet épais volume qui contribuera à renforcer ou à détruire notre opinion – qui vaut ce qu'elle vaut – quant à l'œuvre africaniste de Paiva Couceiro. Nous attendions des révélations inédites sur son grand voyage d'exploration du Cubango, sur ses combats au Sud-Mozambique et sur son mandat crucial à Luanda où, avec peu de moyens, il élabora un plan d'occupation de l'Angola qui tranche sur la gestion de ses prédécesseurs. Hélas, rien ou presque dans ces pièces d'archives privées ne concerne l'Angola. Si son neveu, à l'origine de cette compilation, Miguel de Paiva Couceiro, possède ou connaît un fond privé ou public rassemblant les papiers africanistes de son grand homme, c'est le moment de les publier. Dans le recueil ici présenté, c'est le monarchiste févreur et entêté tentant de renverser la Première République qui est à l'honneur et, là aussi, c'est en dehors de nos intérêts et de nos compétences. En nous bornant à dire que le grand João de Almeida, le plus grand gouverneur de la Huíla, ne figure même pas dans l'index, nous admettons que nous nous étions complètement trompé sur la nature du livre. C'est l'un des inconvénients majeurs d'être un bibliographe qui vit à l'étranger: nous ne pouvons jamais évaluer la pertinence des textes à l'avance. Nous travaillons sans filet.

Marginal pour notre propos? Peut-être, mais l'auteur de **Demobilizing irregular forces**<sup>11</sup> appuie son livre sur différents exemples (de l'Afghanistan aux îles Salomon) en prenant en compte les cas mozambicain et timorien. Cas récents. Il illustre ainsi les multiples options qui s'offrent aux Armées régulières pour ne pas avoir à recommencer une guerre civile au cas où elles ne réussissent pas à se débarrasser physiquement de leurs anciens adversaires, avec ou sans uniformes. Ce texte d'un professeur d'études stratégiques destinées aux cadres des Marines américains navigue donc dans l'évolution des DDR (désarmement, démobilisation et réintégration dans la société civile d'unités irrégulières, à l'issue d'un conflit). Sans recourir à un jargon technique, il nous semble que la PIDE en Angola avait tenté de retourner ses adversaires et remporté à cet égard quelques succès. Mais ce n'était pas pour les réintégrer mais bien pour détruire les guérillas. Son expérience n'a d'ailleurs rien changé à l'inexorabilité de sa disparition.

Toujours en quête d'originalité à tout prix, les auteurs de **Race, Ethnicity, and the Cold War**<sup>12</sup> traquent l'influence du facteur racial dans une guerre qui était plutôt tiède que froide. Pour bonne mesure, ils y introduisent donc la décolonisation, ce qui est admissible, même si on n'a pas l'habitude d'y voir côte à côte, la Zone du canal de Panama en 1946, les étudiants africains en URSS, l'héritage nazi dans la rivalité entre les deux Allemagnes... au Congo, la question cypriole débattue au sein des communautés de Grecs américains et encore bien d'autres surprises. De proprement luso-africaniste, on ne relève dans cette mosaïque inattendue qu'une contribution sur la campagne psycho-sociale de Spínola auprès des Africains de Guinée et une

10 Meneses, Filipe Ribeiro de & Couceiro, Miguel de Paiva (coord. & introduction) (2011), **Paiva Couceiro. Diários, correspondência e escritos dispersos**, Publicações Dom Quixote, 803 p. + 22 p. de planches photographiques noir et blanc.

11 Shibuya, Eric Y. (2012), **Demobilizing irregular forces**, Cambridge, Polity Press, VIII-167 p.

12 Muehlenbeck, Philip E. (coord.) (2012), **Race, Ethnicity, and the Cold War. A Global Perspective**, Nashville (Tennessee), Vanderbilt University Press, XVII-324 p.

deuxième sur le facteur racial dans la révolution cubaine, à la lumière de l'intervention castriste en Angola. Globale, assurément, cette juxtaposition hétéroclite!

D'un tout autre intérêt est le livre d'un communiste pur et dur qui a eu le courage de mettre sa conduite en harmonie avec ses convictions pendant la guerre coloniale. Le médecin Mário Moutinho de Pádua est pour nous une vieille connaissance puisque, dès 1972, nous consacrons à sa *Guerra em Angola* (São Paulo, Editora Brasiliense, 1963) près d'une page (cf. René Pélissier, *Africana. Bibliographies sur l'Afrique luso-hispanophone (1800-1980)*, Orgeval, Editions Pélissier, 1980, p. 49). Son *livrinho* de 1963 racontait les crimes de guerre qu'il avait vu commettre par les Portugais en 1961 dans la reconquête du Nord-Ouest. **No percurso de guerras coloniais 1961-1969**<sup>13</sup> prend la suite puisqu'il décrit sa désertion en campagne depuis Maquela do Zumbo, le 23 octobre 1961. Le Parti l'avait envoyé en mission dans l'Armée pour qu'il noyauté les soldats. Le nombre de déserteurs fut infime pendant toute la guerre coloniale et, sur ce plan, les directives du PCP furent un échec total. Pádua ne réussit qu'à entraîner un caporal pour passer au Congo. Là les ennuis et ses aventures commencent.

Il tombe aux mains des soldats et de la police congolaise, et la description de son calvaire – si l'on peut utiliser ce terme pour un communiste – devient passionnante à lire. Battu, torturé, incarcéré à Léopoldville dans une prison (Makala) où il peut sonder personnellement ce que le racisme antiblanc veut dire dans cette anarchie gouvernée par la corruption et le délire. Un voleur en sort – et y revient – la nuit pour aller voler en ville, motos, voitures, vélos, radios qu'il fait maquiller dans cette même prison, d'où l'on s'évade facilement si l'on achète les gardiens. Accusé d'être un espion, le médecin n'a pas cette chance «réservée» aux détenus de droit commun. Il dit que Rosa Coutinho y est également incarcéré et le camarade Pádua ne manque pas d'exalter la figure de Lumumba. Un détenu, dont le beau-père est ou était président de l'Assemblée nationale congolaise, réussit enfin à le faire libérer (26 février 1962). Il est alors pris en charge par le MPLA local où, malgré tout, il sent là aussi le racisme antiblanc. Il prend donc ses distances avec ces militants angolais. Il n'aime d'ailleurs pas Mário de Andrade, lui préférant de beaucoup Agostinho Neto. Il est intéressant de connaître son point de vue sur les activités – réduites –, les crises du MPLA et la vie à Léopoldville, capitale des incohérences et de la violence. Finalement, après un peu moins de deux ans au Congo-Léopoldville, le PCP le fait partir en Tchécoslovaquie, puis en Algérie (toujours en mission).

L'intérêt rebondit quand en février 1967 il devient médecin pour le PAIGC, d'abord à Conakry puis à l'hôpital du PAIGC à Boké où il travaille avec des confrères cubains. Les médicaments manquent, mais il se sent beaucoup plus à l'aise qu'avec le MPLA. Ce ne sont qu'éloges à l'égard du Parti d'Amílcar Cabral et il va même jusqu'à prétendre – avant de dire le contraire – qu'il n'y avait pas de tensions raciales en son sein! Il est ensuite transféré à Ziguinchor où il s'occupe des besoins sanitaires du Front nord avec des médecins cubains et vietnamiens.

On ne sait pas ensuite clairement ce qu'il devient et fait après Ziguinchor. Il réhabilite néanmoins la mémoire de Luís Cabral et semble n'avoir rien abdiqué – quarante-cinq ans après –, des illusions de sa jeunesse. Quoi qu'il arrive, il reste un

<sup>13</sup> Pádua, Mário Moutinho de (2011), *No percurso de guerras coloniais 1961-1969*, Lisboa, Editorial Avante, 246 p., photos noir et blanc.

militant, quelles que soient les contorsions de la ligne. Juste un peu plus lucide. Il croit en l'homme. Cela en a aidé à vivre et les a menés beaucoup plus loin que d'autres, moins inébranlables. C'est une question de colonne vertébrale. Ou de balle dans la nuque.

## Angola

On ne va pas commencer cette section dans le sang ou le brutal. Ouvrons-la donc et réjouissons nos yeux avec un gigantesque album photographique d'un *retornado* né en 1959 à Lobito, parti au Portugal dans la débânde de 1975, puis bourlingueur au long cours en Europe, en Indochine, etc., pour finalement atterrir à nouveau en Angola en 2000 où il est devenu un photographe professionnel à Luanda. L'image peut servir à couvrir bien des mensonges. Mais José Silva Pinto n'a, dans son monumental **Cá entre nós**<sup>14</sup>, pas d'objectifs publicitaires perceptibles. Ne l'intéressent que les hommes – et les femmes aussi, naturellement – qu'il a rencontrés dans la ville, la brousse, la mer, les marchés, la rue, les boutiques, la frontière, les routes et les pistes, les hôpitaux, les écoles, etc. Dans douze provinces d'Angola, entre 2005 et 2009. Banal, dira-t-on, dans ce capharnaüm de l'image qu'est devenu l'Angola depuis l'indépendance. Oui, mais avec lui on en a plus de 500, la plupart en grand format où prédominent les gros plans de visages (et de pieds) et cela va de Namacunde à Chitado, de Cuito Cuanavale et de la Foz do Cunene, à Massabi, à une plateforme pétrolière ou à un cimetière non localisé.

Le seul problème pour que nous le hissions au niveau de son illustre devancier que fut Cunha Moraes est qu'il n'a pas légendé chacune de ses photos, ce qui fait qu'on ne sait jamais exactement où elles ont été prises et dans quelles conditions. C'est beau, c'est artistique, mais un simple livret explicatif accompagnant l'album aurait transformé ce festival pictural en un irremplaçable document historique: l'Angola enfin en paix après tant d'horreurs traversées. Mais il n'est pas trop tard pour publier ce complément en quelques pages. Alors nous serions en présence d'un chef-d'œuvre, utile aussi bien au simple hédoniste qui fréquente les galeries d'art qu'aux journalistes et, pourquoi pas, aux sociologues, aux ethnologues et même aux futurs historiens.

On n'a jamais demandé aux botanistes d'être des as de la photo, mais ils en publient aussi parfois. Nous en avons repéré deux intéressants l'Angola, notamment le Sud. **Missão Botânica**<sup>15</sup> est un texte qui a accompagné une exposition sur la vie et l'œuvre de Luiz Carrisso (1886-1937). On y trouve des photos d'amateur inédites sur l'expédition de collecte conduite en 1927 dans la Lunda (dont la Diamang à ses débuts), le Malange, la Quissama, le Sud-Ouest, etc. Les spécialistes y verront ce que firent les Portugais dans le domaine des musées et des sciences coloniales (l'occupation scientifique), sous la Première République et l'Estado Novo. Rien sur les impressions ou les notes de voyage de Carrisso qui, outre un naturaliste éminent en son temps, fut aussi un activiste du développement impérial des années 1920-1930.

<sup>14</sup> Pinto, José Silva (2012), *Cá entre nós*, Lisboa, Tinta da China, 456 p. (25 x 30 cm), centaines de photos noir et blanc.

<sup>15</sup> Freitas, Helena, Amaral, Paulo, Ramires, Alexandre & Sales, Fátima (coord.) (2005), *Missão Botânica. Angola (1927-1937)*, Coimbra, Imprensa da Universidade de Coimbra, 156 p., photos sépia.

**Hugo Baum**<sup>16</sup> est la biographie d'un botaniste allemand (1867-1950). Il participa en 1899-1900 à l'expédition organisée pour évaluer les ressources de la concession de la Compagnie de Mossamedes entre Porto Alexandre et le Cuando. L'auteur résume à cet égard les descriptions déjà fournies dans le gros livre de voyage et de sciences naturelles de H. Baum & O. Warburg (eds.), *Kunene-Sambesi-Expedition*, Berlin, 1903, rarement ou jamais utilisé par les Portugais. Les photos pertinentes ont été prises dans cet ouvrage.

Autre auteur, amateur photographe, Basie Maartens<sup>17</sup> est un chasseur professionnel sud-africain. Il présente quelques détails pour l'histoire cynégétique du Centre et du Sud-Angola, avant la création des concessions de chasse. Mucusso au Cuando-Cubango en 1953 n'a d'intérêt que pour les riches Nemrod de l'époque, mais on le revoit brièvement (pp. 96-98) au début de la guerre civile angolaise, en 1975, où d'étranges personnages, plus mercenaires que chasseurs, rapatrient *in extremis* d'Angola des trophées de clients ayant fui le sol angolais, mais voulant récupérer les défenses des éléphants qu'ils ont abattus. C'est la fin de l'insouciance et le début du martyr dans le Sud-Est angolais. L'histoire circule déjà dans plusieurs livres antérieurs.

Ne lâchons pas le Sud-Est sans nous tourner vers **Rumo às Terras do Fim do Mundo**<sup>18</sup> qui rassemble des articles sur les provinces du Cunene et du Cuando-Cubango. Le livre est une réussite sur le plan de l'information à propos d'une région périphérique, douloureuse et angolaise de fraîche date. On a parfois des renversements historiques – diplomatiques serait plus approprié – curieux. Les «historiens» du MPLA ont décidé que le roi Mandume – même Angolais récalcitrant – était le «héros» idéal pour affirmer l'appartenance du Sud-Est à l'ensemble national. En février 2002, le président José Eduardo dos Santos inaugura donc, quasiment à la frontière namibienne, un monument à la gloire de Mandume, tué par les Sud-Africains en 1917. Il vaut mieux avoir ses héros rétroactifs, annexés et enterrés, plutôt que courant la brousse. On ne sait pas si le Cuanhama tout entier ne serait pas devenu namibien si Môngua avait été une victoire des Ovambos. Mais, halte-là, nous entrons dans le dangereux domaine de *l'alternate history*.

Et puisque nous sommes dans la périphérie méridionale de l'Angola, repartons vers d'autres presque aussi lointaines dans l'espace si celui-ci a Luanda pour épicerie. **Four ball one tracer**<sup>19</sup> concerne les activités des mercenaires d'Executive Outcomes en Afrique. Deux théâtres sont à considérer dans le livre, tels qu'ils sont décrits par l'un des commandants opérationnels: l'Angola et la Sierra Leone. Nous ne parlerons ici que de l'Angola que l'on peut subdiviser en deux secteurs: 1.°) la frontière maritime du Nord-Ouest et notamment Soyo; 2.°) la Lunda du nord, en particulier la région comprise entre Luremo, Camaxilo (repose en paix Castro Soromenho!), Xinge et la rive droite du Cuango. Le dénominateur commun est l'argent, c'est-à-dire le pétrole pour Soyo et les diamants pour la Lunda. Sans eux et leur possession on ne voit pas ce

16 Mansfeld, Peter, A. (2012), *Hugo Baum. Die Lebensgeschichte eines deutschen Botanikers*, Norderstedt (Allemagne), Books on Demand, 113 p., photos couleur et noir et blanc.

17 Maartens, Basie (2007), *The Last Safari. An autobiography*, Boulder (Colorado), Sycamore Island Books, XIX-211 p., photos noir et blanc et couleur.

18 Collectif (2012), *Rumo às Terras do Fim do Mundo. VI Raid TT Kwanza-Sul*, Lisboa, Pangeia, 184 p., nombreuses photos noir et blanc et couleur.

19 Van Heerden, Roelf (auteur) & Hudson, Andrew (éditeur) (2012), *Four ball one tracer. Commanding Executive Outcomes in Angola and Sierra Leone*, Pinetown (Afrique du Sud), 30.° South Publishers & Solihull (Grande-Bretagne), Helion & Company, 255 p. + 56 p. de photos et de cartes couleur.

qui motiverait des professionnels de la guerre sud-africaine à devenir le bras armé des ennemis d'hier (le MPLA) pour chasser l'ami d'hier (l'UNITA). Tout est possible dans le mercenariat, à condition que l'on y mette le prix. Donc Roelf van Heerden raconte à un autre vétéran de l'Armée de Pretoria ce qu'il a fait à Soyo (1993) puis dans la Lunda (1994). On ne peut pas ici entrer dans le détail des opérations qui s'étirent sur une centaine de pages. Pour être bref, disons que le livre est le meilleur paru jusqu'à présent pour qui veut suivre, jour après jour, la progression des combats. Ceux-ci n'ont rien à voir de par les moyens engagés (blindés, hélicoptères, matériels du génie et artillerie lourde, etc.) et les effectifs, avec la saga légendaire des mercenaires pieds-nickelés au Congo dans les années 1960. Une autre légende, celle d'Executive Outcomes, est en cours d'élaboration pour les lecteurs qui dévorent cette prose vitaminée. Les photos sont magnifiques et indispensables pour comprendre que l'UNITA c'était autre chose que les simbas drogués au nord de la frontière. Même la guerre coloniale portugaise paraît antédiluvienne et artisanale dans ce contexte. Ici pas d'ankylose et de neurones en émoi ou aux abois. C'est offensive sans répit, la guerre de mouvement, l'annihilation de l'adversaire. On est là uniquement pour le profit avec des objectifs précis: réoccuper des installations ou des sites rentables, indispensables à la poursuite de la guerre qui, elle, est non prévue au contrat. Pas de récupération de la population, pas d'occupation, pas de «psycho-sociale».

L'antithèse on la trouve dans ce qui va suivre. Daniel Gouveia<sup>20</sup> fut *alferes* au Nord-Ouest de l'Angola de 1968 à 1970 dans un secteur relativement calme bien que sujet à embuscades: Lufico, Quiximba, Tomboco, São Salvador, la frontière zaïroise, etc. Il prend sa guerre avec un certain détachement optimiste et même pas mal d'humour. Contrairement à beaucoup d'étudiants mobilisés, il juge que sa présence est utile et que l'Armée est là pour réprimer les abus de certains colons et même de l'Administration civile. Soit, car cela part d'un bon sentiment, mais pourquoi ressort-il encore en 2012 ce vieux cliché usé jusqu'à la corde et totalement faux des 400 ans de colonisation au Congo? N'a-t-il pas lu René Pélissier, *Les guerres grises*, Orgeval, Editions Pélissier, 1978, traduit et publié en portugais sous le titre *História das Campanhas de Angola*, Lisboa, Editorial Estampa, 1986 et réédition ultérieure? L'occupation de São Salvador date du milieu puis de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les autres localités n'appartiennent au domaine portugais que depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle. L'opposition des Bassorongo aux autorités coloniales fut même l'une des plus acharnées de tout le Congo, peu avant la «guerre» de 1913-1916. C'est précisément le souvenir de cette résistance dans la famille de Holden Roberto qui fut le ciment initial de la révolte de l'UPA en 1961. Si des officiers instruits comme lui croyaient – et croient encore, plus d'une génération après la disparition de l'Império – à de telles sornettes, à quoi ne peut-on s'attendre d'un pauvre soldat avec seulement quatre années d'école primaire? Les historiens portugais portent une lourde responsabilité dans la persistance d'une telle ignorance. Falsifier ou dénaturer sciemment son histoire coloniale se paie toujours très cher. En sang et en sueur lorsqu'on a un Empire ultramarin menacé.

Mais ne nous arrêtons pas à cet aspect – trivial? – des choses et disons ouvertement que ce livre est l'un des plus plaisants à avoir été publiés sur l'Angola, par

<sup>20</sup> Gouveia, Daniel (2012), *Arcanjos e bons demónios. Crónicas da guerra de África 1961-74*, Linda-a-Velha, DG Edições, 196 p. + 1 CD.

un jeune officier métropolitain: les archanges, ce sont eux, et il a souvent raison, car il montre ainsi indirectement qu'ils étaient devenus les redresseurs de torts commis par une minorité de rapaces civils ou de brutes à la peau blanche ou blanchâtre. Il y a également beaucoup d'informations originales sur le comportement des *Grupos Especiais* (les GE), constitués par des guérilleros «récupérés» (souvent provisoirement). Farouches, ils traversent la frontière fictive et vont liquider une base de l'UPA sur le territoire zaïrois. L'entrevue entre l'*alferes* et l'administrateur zaïrois pacifiste est une pièce d'anthologie (pp. 130-139) si l'on y inclut les gendarmes trafiquants de diamants. Il est certain que cette guerre molle et incertaine apporta quelques avantages à la population locale, face à un Congo entré dans une anarchie et un dénuement qui faisaient apparaître les «méchants colonialistes» comme de «bons démons». Faute de mieux. Nous recommandons la lecture de cette incursion dans la nomenclature catholique, céleste et infernale, d'une armée en campagne où les aumôniers sont parfois de fines gâchettes quand ils voient une antilope traverser la piste.

Toujours dans l'Angola périphérique, mais à l'est, et chez le même éditeur – qui est aussi chanteur de fado à temps partiel, ce qui, à nos yeux, est une qualité de moins en moins répandue dans les milieux littéraires –, nous signalerons un texte universitaire rédigé par un officier de carrière qui fut trop jeune pour participer à la guerre de ses aînés. Lui travaille en paix et, en tant qu'historien, selon les règles de la profession et avec le recul et l'appui des archives portugaises, dont les mieux classées sont les archives diplomatiques de Lisbonne. C'est un atout inestimable et son **Salazar-Tchombé. O envolvimento de Portugal na Questão do Catanga (1961-1967)**<sup>21</sup> nous apparaît comme une étude très importante sur l'une des tentatives désespérées de Salazar pour allumer un contre-feu, à l'est de l'Angola, en favorisant l'indépendantisme latent du coffre-fort du Congo/Zaïre (le Katanga) et de son gardien des clés d'or, le trop subtil Tchombé. L'auteur focalise ses efforts sur l'aide apportée à Tchombé par Salazar – qui, lorsqu'il était d'humeur joyeuse, disait qu'il l'avait promu au rang de Blanc d'honneur! – pour que ses visées sécessionnistes réussissent, avec l'aide du grand capital européen et des mercenaires de l'époque.

Le plus novateur dans cette dissertation/thèse de *mestrado* (en gros, le petit équivalent d'un Ph. D) se situe dans les chapitres détaillant l'aide technique et matérielle (armement, facilités diverses, bases et autres appuis) apportée par un pays pauvre (le Portugal en guerre) à une coalition d'intérêts géopolitiques (Rhodésiens, Sud-Africains, Belges, etc.) voulant ne pas laisser tomber dans des mains hostiles le trésor minéral du Katanga. Ce fut un échec mais l'auteur a eu raison de choisir ce thème traité ou évoqué superficiellement avant lui.

Et puisque nous sommes arrivés au Katanga, restons-y mais en remontant assez loin dans le temps, tout en observant ses premiers rapports – douloureux – avec l'Angola du début du XX<sup>e</sup> siècle. **Au service du Katanga**<sup>22</sup> est constitué par les mémoires retrouvés d'un des premiers administrateurs qui se donne le beau rôle du pacificateur de cette région. Celle-ci ne fut occupée que très partiellement et seulement à partir de 1900. Les Belges ont à lutter là contre les trafiquants

21 Vêlez, Rui Bonita (2012), **Salazar-Tchombé. O envolvimento de Portugal na Questão do Catanga (1961-1967)**, Linda-a-Velha, DG Edições, 184 p., photos noir et blanc.

22 Grauwet, René (2012), **Au service du Katanga (1904-1908). Mémoires**, Paris, L'Harmattan, 137 p., photos noir et blanc.

ovimbundus (et aussi quelques Portugais) qui livrent des armes et des munitions aux révoltés (des mutins en fait) de la Force publique du Congo, en échange d'esclaves, de caoutchouc et d'ivoire (pp. 23, 25, 61, 65-69). L'auteur de ces Mémoires doit y lutter dans des conditions très difficiles contre les bandes de Bienos (venues d'Angola), les mutins (dits Batelela, bien que tous ne le soient pas), plus ou moins cannibales et leurs alliés, les Quiocos. Il a des mots très durs sur l'ignominie du trafic négrier vers São Tomé (pp. 122-123) dont sont victimes les prisonniers des Batelela. Il mènera de longues et ardues campagnes, avec des moyens dérisoires, pour soumettre ces trois types d'ennemis, dont une partie repassera en Angola. De 1907 à 1908, les Belges finirent par les soumettre.

Mais le mal était fait: des villages entiers rayés, leurs populations massacrées, dévorées ou vendues pour finir dans les cacaoyères de São Tomé et Príncipe ou les plantations de café de l'Amboim. On est loin de la glorification des *sertanejos* à laquelle certains auteurs portugais postérieurs procédèrent pour exalter le patriotisme de ces aventuriers et de leurs vendeurs ovimbundus, c'est-à-dire de futurs Angolais. En ces temps de panthéonisation des chefs frontaliers par les autorités de Luanda, elles devraient également songer à dresser quelques monuments aux Quiocos qui, négriers ou non, donnèrent du fil à retordre aux Portugais dans la Lunda et au Moxico dans ces années-là.

Quittons un instant les griffes de la guerre et présentons un guide à l'usage des candidats investisseurs ou hommes d'affaires dans un pays que les nouvelles générations de Portugais découvrent comme un Eldorado épineux, une issue de secours à la crise. Le titre est bien choisi: **Atribulações de um Português**<sup>23</sup>. Sous forme de conversations et de conseils pratiques on aborde à petites doses la géographie, l'histoire et la politique. Rien de bien méchant. L'intérêt du livre est dans les «trucs» que les auteurs confient au lecteur pour survivre dans la jungle d'une économie en plein boom mais chaotique, et d'une bureaucratie qui, elle, reste corrompue, le tout dans une capitale macrocéphale, très chère et invivable pour l'expatrié qui n'a pas les codes d'une nomenklatura où le Portugais n'est pas toujours le bienvenu. La concurrence y est d'ailleurs fort rude.

Poursuivons dans les apparences ou plutôt ce qu'elles cachent derrière la façade. Un livre d'un ancien diplomate de carrière ayant été en poste en Angola, ce n'est pas courant. Surtout si l'auteur est de la tendance – rarissime dans ces milieux-là – anthropologue-historien aimant l'Afrique. Dominique Decherf travailla à Luanda, de 1977 à 1979, c'est-à-dire au temps de l'utopie socialiste du MPLA (pp. 81-111). Selon lui, la décolonisation portugaise n'a eu qu'un effet marginal sur le reste de l'Afrique et elle aurait donné à l'apartheid et à Mobutu un sursis. Son analyse du 27 mai 1977 est originale, mais dire que le MPLA n'avait pas de base ethnique (p. 87) est étrange. Il a bien raison de rappeler que l'ignorance de la France à l'égard de la lusophonie africaine était sidérante.

Son **Couleurs**<sup>24</sup> est peut-être un peu trop intellectuel, trop catégorique et trop attaché à l'importance vraiment relative des «têtes pensantes» parisiennes sur le cours de l'histoire africaine. Quelle est la place d'un Dominique de Roux, d'un Régis

23 Ferreira, Nuno Gomes & Ferreira, Paulo (2012), *Atribulações de um português a fazer negócios em Angola*, Lisboa, A Esfera dos Livros, 241 p.

24 Decherf, Dominique (2012), *Couleurs. Mémoires d'un ambassadeur de France en Afrique*, Saint-Malo, Pascal Galodé Editeurs, 333 p.

Debray, d'un Bernard-Henri Lévy, etc. dans l'histoire de l'Angola? Beaucoup de vent comme peut en faire souffler un ambassadeur à Luanda. Ce livre laisse libre cours aux tendances philosophiques et politiques de l'auteur et il a encore raison sur bien des points, notamment lorsqu'il rappelle que le racisme n'est pas près de disparaître, malgré les grandes déclarations pour tribunes (vite oubliées) où les racistes cachés se donnent les apparences d'une bonne conscience à moindres frais. Il a dû en entendre pas mal dans son métier.

Inévitablement, compte tenu de ce qui se publie en ce moment, on va remonter vers la guerre, mais progressivement. **Meninos da Mucanda**<sup>25</sup> a été rédigé par un lieutenant-colonel, retraité, mais diplômé en anthropologie culturelle. Ce qui l'intéresse vraiment, ce ne sont pas ses activités belliqueuses en Angola (1961-1963 puis 1965-1968), mais les observations qu'il a faites à propos des ethnies qu'il a côtoyées dans ses différents postes. Nous attendons encore de rencontrer un seul auteur militaire sud-africain qui se soit penché sur les ethnies du Sud-Angola pendant ses opérations. Bref, ici on trouve une série de petits tableaux sur les coutumes ou les attitudes de peuples ou personnages aussi divers que les Quicos, les *contratados* ovimbundus, des danseuses dans la Lunda, un mulâtre à Luanda, un Cap-Verdien engagé dans le corps des *Voluntários*, etc. Il y a aussi plusieurs histoires sur des opérations dans les Dembos (Cuanza Norte), sur les extorsions (double prix) pratiquées par les épicières portugaises au détriment des Africains, sur des actes de fétichisme, sur le suicide d'un *soba* ensorcelé, etc. Rien n'est daté.

Tout cela nous reconduit directement à la guerre (1968-1970) d'un sous-officier<sup>26</sup>, d'abord dans l'enclave de Cabinda en plein dans le Mayombe (pp. 50-79). Il tombe dans plusieurs embuscades dramatiques et sanglantes dans une jungle où l'on ne voit pas l'ennemi. Un Cubain, chef de l'unité MPLA assaillante, y perd cependant la vie (22 décembre 1968). Basée ensuite dans la localité plus «civilisée» de Bucu Zau, sa compagnie aura enregistré depuis le début 10 morts et 6 blessés au combat, ce qui prouve l'efficacité relative du MPLA au début de ses activités, sous l'impulsion des Cubains. En 1969, l'unité est envoyée à Ambrizete dans le *distrito* du Zaire, pour récupérer. Le reste du livre est consacré à la vie civile et surtout – c'est la raison d'être du livre – à la lutte de l'auteur contre le stress post-traumatique de guerre qui l'accable – avec plus de 58 000 autres anciens militaires – depuis Cabinda, et à son combat pour faire reconnaître son handicap à la bureaucratie militaire. Compte tenu de la lenteur proverbiale des administrations aux caisses vides, il est à gager qu'on attendra la mort du dernier malade pour prendre la décision de lui accorder une pension d'invalidité. C'est donc un livre à visée thérapeutique et revendicative. Certains observateurs – probablement mal intentionnés – se demandent s'ils ont été nombreux les glorieux généraux issus de la guerre coloniale qui ont souffert de ce stress à retardement. D'autres – vraiment mal éduqués – se demandent même si les maréchaux vainqueurs a posteriori en ont été eux aussi les victimes.

Puisque nous sommes dans l'héroïsme le plus pur, on se doit de dire quelques mots sur ce qui se publie au Portugal – d'Angola, il nous est impossible de recevoir le plus petit service de presse – sur les grands et petits acteurs historiques du MPLA.

<sup>25</sup> Matos, Albano Mendes de (2012), *Meninos da Mucanda. Olhares de Angola*, Linda-a-Velha, DG Edições, 167 p., photos noir et blanc.

<sup>26</sup> Santos, Justino dos (2012), *Memórias de um ex-combatente. A realidade da guerra*, Lisboa, Chiado Editora, 185 p., photos noir et blanc.

Arminda Correia de Faria est une ancienne infirmière métisse, née en 1919, qui eut des activités nationalistes dès 1951, rencontrant à Lisbonne, cette année-là, Mário de Andrade et Agostinho Neto. L'auteur d'**Arminda**<sup>27</sup>, peut-être un parent de son héroïne, est un journaliste travaillant au Portugal. Il présente sous une forme littéraire reconstituée (dialoguée même) les faits saillants de la vie de la vieille dame, fort riche en souvenirs car elle a une mémoire d'éléphant. Parmi les épisodes les plus notables on citera son incarcération, le 21 janvier 1961 (avant donc le 4 février 1961), et surtout son interrogatoire sans résultat par le chef de la PIDE angolaise, le célèbre São José Lopes, le régleur des neuf Miroirs, le gérant de la Mort et du Doutor, à qui nous eûmes à faire en 1966 (cf. René Pélissier, *Explorar*, Orgeval, Editions Pélissier, 1979, pp. 248-250). Utile également, la description rapide de la fuite des nationalistes (dont des déserteurs métis de l'Armée) vers les Dembos après le 15 mars 1961.

On est ensuite assez intrigué par la participation d'Arminda aux discussions avec les nationalistes des colonies portugaises à Paris. C'est artificiel, mais du grand art littéraire. Si nous avons bien suivi, Arminda a joué un rôle d'inspiratrice et de marraine protectrice des nationalistes emprisonnés à Luanda dans les années 1960-1974. En avril 1974, les cellules clandestines du MPLA à Luanda font surface. Et l'on connaît la suite. On voudrait bien savoir maintenant si la situation actuelle correspond bien à ses rêves de jeunesse et de maturité. Bon livre en fin de compte pour connaître une militante de l'ombre, mais sensée et plus efficace dans son milieu urbain que les bavards qui se déchiraient en exil. Elle au moins a vu le bout du tunnel. C'est le privilège de la longévité. Les autres...

## Mozambique

Abordons l'océan Indien par le plus actuel: la lutte contre la pauvreté. Juan Avila<sup>28</sup> est un économiste qui, depuis le Mozambique où il vit, dénonce le caractère fallacieux de la croissance du pays. Elle est fondée sur les grands projets (mines et énergie avant tout), alors que la pauvreté augmente, «conséquence des errements de gouvernements incompétents minés par les conflits d'intérêts, et de bailleurs trop complaisants» (*dixit*). Il préconise une hausse de la pression fiscale en taxant davantage les grands projets, la lutte contre l'évasion fiscale, le développement d'une épargne locale, une réduction des dépenses somptuaires ou inutiles, le recentrage sur l'éducation, les infrastructures, une vraie politique foncière en donnant des terres et des titres de propriété aux petits paysans. Tout cela est bel et bien, mais ce qui fait le prix du livre, c'est l'attention qu'il accorde aux cas concrets (par exemple, la province de Tete, les grands investissements, le rôle de la Chine, de l'Inde, du Brésil, les infrastructures en matière de communication, les effets négatifs de tel ou tel projet, etc.). Le livre est rédigé clairement, sans jargon, bourré de statistiques. Mener la guérilla est une chose, développer un pays une autre. Des progrès ont été réalisés, mais entre les rêves des années 1960 et la réalité présente: «*um Estado falido, mais não falhado*»? Pas optimiste Juan Avila?

27 Faria, Álvaro Manuel de (2012), *Arminda. Uala ni Angola ku Muxima (Ela tem Angola no coração)*, Lisboa, Chiado Editora, 191 p.  
28 Avila, Juan (2012), *Développement et lutte contre la pauvreté. Le cas du Mozambique*, Paris, L'Harmattan, 205 p., photos noir et blanc.

Une géographe portugaise a eu la bonne idée de centrer sa monographie sur les problèmes socio-économiques de la côte du Nord-Est mozambicain, l'une des régions les moins bien étudiées du pays. Le Cabo Delgado littoral, épargné par la guerre, n'a que deux pauvres «richesses» instables: la pêche et un tourisme balbutiant. Isabel Medeiros<sup>29</sup> examine donc en profondeur les problèmes des deux secteurs et, ce faisant, doit prendre en compte la sociologie, l'ethnologie, l'économie et inévitablement les politiques des bureaucrates de Maputo et celles des ONG et des investisseurs. Nous avons toujours eu un faible pour les géographes de Lisbonne qui, contrairement aux historiens locaux, savaient ouvrir les yeux pendant les années sombres et ne se gargarisaient pas avec des décoctions de chimères. Ce texte a toutes les qualités pour nous encourager à poursuivre dans notre partialité à l'égard de l'école d'Orlando Ribeiro et de ses collègues et disciples. Avec eux, au moins, nous n'avons jamais d'amateurisme ni d'invasions d'affabulateurs avec ou sans décorations ou colorations politiques.

Et puisque nous disons du bien des géographes tropicalistes portugais, pourquoi ne pas en dire autant des rarissimes géographes français qui découvrent l'Afrique lusophone? Quand ils le méritent, évidemment, mais comme il n'y en a pas eu – semble-t-il – qui aient publié de livres avant Jeanne Vivet, ajoutons qu'elle fait une entrée remarquable dans ces terres encore peu fréquentées par les francophones. **Déplacés de guerre dans la ville**<sup>30</sup> est une brillante thèse de géographie et de sociologie urbaines, ayant bénéficié d'une publication somptueuse financée par l'Institut français d'Afrique du Sud qui n'est pourtant pas réputé pour sa générosité à l'égard des modestes mozambicanistes et angolais débutants comme le signataire de cette chronique. Le texte commence par une introduction fulgurante: les bulldozers rasant à Maputo les misérables maisons des déplacés de la guerre civile. Pourquoi ? Pour faire place nette et libérer les terrains hors de prix sur lesquels s'élèveront les résidences sécurisées, haut de gamme, destinées à la nomenclatura du FRELIMO, aux nouveaux riches et aux étrangers en fonds. Un engin bute sur des kalachnikovs enterrés par les *deslocados*. Parabole du destin chaotique de l'implantation et de l'expulsion de ces victimes de la guerre civile. Le scénario est le même à Luanda. Derrière la façade, la vraie réalité que l'on ne veut pas voir.

On ne peut pas, ici, entrer dans la multiplicité des questions creusées par l'auteure. C'est une sorte d'encyclopédiste des problèmes posés par les déplacés, les migrants et parfois les futurs émigrants vers le paradis jaune sud-africain. Origines, motivations, instabilité, insécurité, retours (?) en brousse, familles, liens avec la ville du ciment quand on habite la ville des roseaux, une myriade d'aspects sont traités. Disons que pour le Mozambique nous n'avons, depuis au moins trente ans, rien lu d'aussi fouillé et enrichi par une cohabitation du chercheur avec les plus démunis de ses cobayes et amis.

Retour vers l'Histoire avec José Capela et son recueil de communications inédites ou non. Dans son **Moçambique pela sua história**<sup>31</sup>, il prend des positions

29 Medeiros, Isabel (2011). *Dinâmicas socioeconómicas e governanças no litoral norte de Moçambique (Província de Cabo Delgado). Como conciliar pesca artesanal, medidas de conservação ambiental e turismo na perspectiva da luta contra a pobreza?*, Lisboa, Edições Colibri/Centro de Estudos Geográficos, 163 p., illustrations noir et blanc.

30 Vivet, Jeanne (2012). *Déplacés de guerre dans la ville. La citadinisation des deslocados à Maputo (Mozambique)*, Paris, Karthala & Johannesburg, Institut français d'Afrique du Sud (IFAS), 366 p. + 12 p. de planches photographiques couleur, photos noir et blanc.

31 Capela, José (2010). *Moçambique pela sua história*, Ribeirão – V.N. Famalicão, Edições Húmus, 171 p.

qui diffèrent des thèses de l'Estado Novo et aussi du lusotropicalisme freyrien, sans pour autant verser dans le marxisme des années 1960-1980. C'est un mélange de textes fondés sur des dépouillements d'archives extrêmement minutieux et des présentations théoriques plus vastes. Il insiste, à juste titre, sur le caractère récent de la colonisation, sa fragilité et son racisme, en expliquant qu'il ne pouvait en aller autrement, compte tenu du *Zeitgeist* de l'époque, des circonstances locales et même de l'ambiance anglo-boer. Ses thèmes de prédilection sont la Zambézie, l'esclavage et la traite, l'identité zambézienne et l'émergence de l'écrit, puis son évolution dans la presse locale.

Du même auteur, mais agissant cette fois-ci à titre de présentateur, on ne peut que le féliciter d'avoir exhumé des archives un document rédigé par un pionnier de la mise en valeur (et de la «pacification») d'une partie de la Zambézie: Caldas Xavier. Sans cet officier et son *relatório*, la révolte du Massingire et la Companhia do Ópio (1884) resteraient cachées dans les péripéties obscures ou secondaires de l'histoire zambézienne. Malheureusement, nous ne disposons pas du rapport de Caldas Xavier sur l'attaque (11 août 1884) proprement dite contre les installations qu'il défendit. Nous sommes d'accord avec José Capela pour contester l'image qu'un auteur américain a donnée de cette révolte qui n'était pas une manifestation d'un (proto-)nationalisme zambézien qui n'existait pas à cette époque. C'était une reconstruction anachronique dictée par la volonté d'inventer dans les années 1970 des ancêtres locaux au FRELIMO. Ce que ni l'Américain ni le Portugais ne semblent pourtant avoir trouvé, c'est que, parmi la micro-légion étrangère des volontaires européens venus au secours des assiégés, se trouvait Antoni Pisuliński, un Polonais (alors ressortissant austro-hongrois, né en 1860 à Ropczuce, Galicie) qui laissera un témoignage bien postérieur, non seulement sur les événements, mais sur la Zambézie où une banque l'avait envoyé pour en examiner les possibilités commerciales. Il ouvrit une factorerie à Tete et établit une briqueterie au confluent du Zambèze et du Shire qui paraît avoir existé jusqu'en 1890. Dans son Antoni Pisuliński, *Szlakiem Słonia Afrykańskiego*, Lwów & Varsovie, Książnica-Atlas, 1927, 219 p., pas moins de 50 pages sont consacrées à la Zambézie et le livre comporte une carte sur ses voyages en 1886-88. Sachant que le titre peut se traduire par «Sur la piste de l'éléphant africain» et le sous-titre par «Impressions de voyage et de chasses en Afrique centrale», les événements de 1884 passent au second plan dans sa relation, derrière ce qui se vendait le mieux en Pologne à cette époque: la chasse à l'éléphant. Néanmoins, si quelque émigré polonais lusitanisé, au Portugal ou au Mozambique, avait accès à des mécènes, la traduction partielle de ce texte serait utile car il compléterait légèrement Caldas Xavier. **Relatório dos acontecimentos havidos no prazo...**<sup>32</sup>

Et puisque nous revoilà dans la guerre, abordons-la par un roman mixte qui assure la transition entre la violence apprise dans les paras au Mozambique (et réutilisée au Sud-Angola) et son application par un ex-délinquant en voie de réinsertion dans la vie civile: **Sagal. Um herói feito em África**<sup>33</sup>. Sa lecture nous plonge dans la prostitution lisboète sous l'Estado Novo, les mystères brutaux de la Casa Pia, le *planalto* des Macondes avec ses embuscades, la conspiration d'un colon, *alferes* raciste, pour monter un attentat dans un

32 Capela, José (coord.) & Xavier, Caldas (auteur) (2011), *Caldas Xavier. Relatório dos acontecimentos havidos no prazo Maganja aquém Chire, Moçambique, 1884*, Ribeirão – V. N. Famalicão, Edições Húmus, 121 p., photos sépia.

33 Brito, António (2012), *Sagal. Um herói feito em África*, Lisboa, Porto Editora, 269 p.

village macua, un camp à Nacala, le chaos politico-militaire de 1974 à Lourenço Marques où des colons naguère pro-indépendantistes (à leur profit) deviennent des Frélimistes enragés, le rôle des paras pour contenir l'explosion, le passage du héros (Sagal) dans les forces spéciales sud-africaines (avec des erreurs et des invraisemblances de l'auteur). Il n'y a pas eu, que nous sachions, d'interventions de l'aviation et des tanks soviétiques lors de l'invasion sud-africaine de 1975.

La partie la plus originale se situe lorsque Sagal rentre au Portugal et tombe dans le tourbillon des années 1976-1977 (?) et la dépression post-traumatique (ce qui doit être plutôt rare chez les parachutistes ayant son passé de mauvais garçon débrouillard). Par la grâce de la fiction, il devient alors le défenseur d'un supermarché brésilien victime de bandes organisées de pillards, c'est-à-dire qu'il est le rempart de la société capitaliste en utilisant ses anciens camarades de combat devenus clochards comme lui. Tout finit bien: il tue pas mal de voleurs, la police portugaise s'en lave les mains et il repartira en Afrique avec un nouveau contrat avec l'Armée sud-africaine. António Brito sait tenir son lecteur en haleine et comme il s'était lui-même engagé à 18 ans dans les paras, il est logique qu'il ait fait de son Sagal un «Don Quichotte nocturne» des bas-fonds de Lisbonne. Inattendu et une vision de la guerre coloniale comme on en lit peu dans le flot de larmes qui envahit les écrits post-bellum portugais. On aimerait savoir le pourcentage dans les prisons portugaises d'anciens des unités d'élite ayant une expérience africaine. Il serait souhaitable à cet égard que ce livre soit dans les bibliothèques carcérales à titre de modèle social et de saine lecture «rédemptoriste» pour les détenus, déprimés mais cherchant à assurer leur salut dans les centres commerciaux. On peut même le recommander aux cours de «creative writing» (s'il en existe au Portugal), voire aux anciens combattants cherchant une recette pour écrire un best-seller.

**A guerra colonial**<sup>34</sup> est un roman qui se déroule aussi (mais partiellement) au Mozambique, dans le district du Niassa. Elle est contée par un ingénieur militaire réparant les ponts que le FRELIMO fait sauter. Il sent que la guerre est perdue, les officiers de carrière sont casés dans les administrations, en ville, si possible. L'indiscipline s'étend, le découragement aussi. La censure des journaux cache, derrière une façade optimiste, le délabrement de la situation. Ce roman a la particularité de donner une image probablement réelle de la situation à Vila Cabral dans les dernières années de la guerre. Chacun accuse l'autre de complicité avec l'ennemi, ou de vol, ou d'être à la tête de commandos d'assassins. Les mines et même les attentats (colis piégés) alourdissent l'atmosphère. Curieusement, l'auteur démolit les mythes historiques du Mozambique répandus par les Portugais et aussi ceux du FRELIMO (la figure officielle de Gungunhana en sort amoindrie pendant tout un chapitre). C'est le crépuscule colonial du Mozambique.

Autre roman s'étirant de 1968 à 1974 entre le Portugal, Paris et le Mozambique, **Cumplicidades**<sup>35</sup> est à peine moins lugubre et, étrangement, l'auteur est aussi un ingénieur qui fit son service au Nord du Mozambique entre 1967 et 1969. Dans le génie militaire, les ennemis les plus redoutables sont les mines et, de temps à autre,

<sup>34</sup> Sousa, Jorge Trigo de (2007), *A guerra colonial*, Linda-a-Velha, DG Edições, 243 p.

<sup>35</sup> Roque, Jorge (2011), *Cumplicidades. Uma história de amigos... e alguns malandros (antes da Revolução)*, Linda-a-Velha, DG Edições, 320 p.

une attaque sur un chantier. Nous n'avons pas réussi à localiser les événements avec précision. Peut-être s'agit-il d'ouverture de pistes au Cabo Delgado mais cela n'a, en vérité, que peu d'importance. Ce qui compte c'est l'ambiance et le quotidien dans une unité technique.

Comme l'image que ces trois derniers romans nous donnent du Mozambique militaire est plutôt lourde, on va clore la section avec un quatrième qui l'est un tout petit peu moins. En fait, si nous avons bien compris l'auteure, Maria Lopes<sup>36</sup>, c'est l'entrecroisement amoureux ou la biographie romancée (?) de deux familles de colons qui quittent la misère du Portugal pour s'installer au Sud-Mozambique à la fin des années 50 (1957), en brousse, à une centaine de kilomètres de Xai-Xai (ex-João Belo), dans un village que nous n'avons pas réussi à retrouver sur nos cartes. La famille se livre au commerce de détail avec les Africains et l'auteure est l'amie d'enfance d'une petite *indígena*, et tout y est idyllique. Vers le début des années 1970, la famille émigre à Benguela (Angola). Un jeune colon qu'elle connaît bien est amoureux fou de la jeune Africaine, son amie, mais il part lui aussi en Angola. La guerre civile se déclenchant, la famille du garçon se réfugie en métropole, mais lui reste pour continuer le commerce. Il va chercher sa promise au Mozambique et ils vivent heureux comme dans un conte de fées jusqu'à ce que la reprise (1992) de la guerre civile en Angola, l'oblige à fuir, lui aussi. Il a perdu son épouse africaine et son Afrique natale. Comme beaucoup de soi-disant *retornados*, nés aux colonies, il ne s'en remettra jamais. L'auteure d'**África a preto e branco** ne porte pas dans son cœur les décolonisateurs et les partis au pouvoir à Maputo et à Luanda. On la comprend car sa logique est imperméable aux nuances. Mais ce qu'il faut retenir, peut-être, si l'histoire est vraie, c'est le fossé d'incompréhensions qui existait (et existe encore) dans les témoignages des anciens combattants qui n'ont pas – en général – beaucoup de sympathie pour les colons, et les écrits de ces mêmes colons, déracinés de leur Afrique natale (ou de leur jeunesse) où les soldats métropolitains apparaissent, au mieux, comme des amis des Africains et des incapables, militairement parlant. Parfois des traîtres qui les ont abandonnés. Rares sont les auteurs qui se mettent à la place de l'Autre. Et cela persiste depuis presque deux générations pour ceux qui ont découvert l'Afrique de leurs malheurs au début des années 1960. L'amalgame s'est déjà fait, certes, dans de nombreuses familles qui n'écrivent pas, mais dans les livres de certains auteurs récents, encore et toujours hostiles au pardon, il semble que la Jérusalem céleste recule à mesure qu'ils vieillissent. Ce n'est pas réservé aux Portugais car on pourrait citer d'autres pays où les rancœurs coloniales ont la peau dure.

## Guinée Équatoriale

Le lecteur de cette chronique n'a pas encore touché le fond du puits de la déchéance post-impériale. C'est un ancien administrateur colonial français, reclassé dans la diplomatie, qui l'a raclé lorsque, de consul général au Tchad, il accède au rang d'ambassadeur. Mais pas n'importe où. Au purgatoire du Quai d'Orsay: à Malabo (juin-décembre 1981). On ne peut pas tomber plus bas en Afrique à cette époque (pp. 41-51).

<sup>36</sup> Lopes, Maria (2012), *África a preto e branco*, Lisboa, Chiado Editoria, 222 p., photos noir et blanc.

Logé dans une misérable villa en voie de décomposition avancée, dans une ville suintant la tristesse et l'ennui, avec une administration locale incompétente car décapitée par l'exil ou le massacre des rares intellectuels par la précédente dictature, la nouvelle ayant mis ses parents – des militaires, évidemment – à tous les postes-clés d'un pays à la dérive depuis 1969. C'est une ambassade indigne où Son Excellence en personne doit s'associer à une – la seule – standardiste africaine du pays, nécessairement vénale et sachant monnayer le prix de sa rareté, pour transmettre ses messages à Paris. Pour se ravitailler, il faut prendre l'avion pour Douala et retrouver ainsi la normalité d'un pays où un diplomate peut manger à sa faim ce qu'il aime. Même habitué à la dure comme tous les anciens administrateurs coloniaux, débutant dans les postes les plus déshérités de l'ex-Empire français, Claude Soubeste<sup>37</sup> ne tient plus et se rue sur l'Ambassade «civilisée» de N'Djamena (Tchad) que la France de Mitterrand a décidé de rouvrir après la fin provisoire de la guerre civile. Cinq conseillers d'ambassade venaient de refuser cette affectation encore dangereuse! Quand on arrive de Malabo en 1981, c'est une planche de salut quasi miraculeuse pour un diplomate en fin de carrière. Le nouvel ambassadeur de France y fera merveille de 1982 à 1985. Il faut lire le chapitre consacré à cet intermède équatorial pour comparer avec ce qu'est devenue la Guinée équatoriale des bénéficiaires et des jouisseurs de la manne pétrolière, trente ans plus tard. Même le Bissau des Portugais en 1981 était une capitale, certes déchue, mais encore vivable, comparée à l'ancienne Santa Isabel de Fernando Poo, la même année. Et maintenant? Il serait peut-être utile de pouvoir dire qui des deux a gagné ou perdu le plus en trois décennies, mais personne ne souhaite le faire pour ne pas vexer les susceptibilités des âmes trop sensibles à la critique. Elle est loin la Conférence de Berlin.

Finalement, on doit inclure dans cette section un livre qui est à la fois très important de par la masse de faits et de documents nouveaux qu'il charrie – c'est le terme qui paraît le plus approprié – et déroutant par son organisation et ses répétitions. Voyons le côté positif de **España en la isla de Fernando Poo (1843-1968)**<sup>38</sup>. L'auteur est un exilé qui appartient à l'ethnie autochtone qui a peuplé l'île de Fernando Poo (devenue Bioko). Il vit en Espagne (Catalogne) depuis l'indépendance (1968) et il doit avoir de bonnes raisons de ne pas être rentré dans sa patrie qui est devenue une colonie des Fangs du Rio Muni et un conglomérat d'immigrés venus de pratiquement toute la côte d'Afrique occidentale et centrale. C'est un sociologue et un manitou d'ONG espagnoles et internationales. Il défend – ce qui est légitime et urgent – une ethnie minoritaire dans son propre pays; on pourrait même dire des «étrangers» sur leur sol que leur faiblesse démographique (quelques petites dizaines de milliers au mieux) et sociétale a réduit au rang de spectateurs du développement ou pour une minorité d'entre eux, de contestataires désespérés par la violence du pouvoir fang. Mais ils ne peuvent plus revenir aux temps mythiques de leur farouche indépendance.

L'auteur commence par une très longue exposition ethnologique puis s'attaque à une histoire coloniale britannique et espagnole qu'il ne maîtrise qu'en partie ou mal. Il n'apparaît fondamental que lorsqu'il examine de façon originale les relations des Bubis avec les Espagnols et surtout les autres Africains qui prennent pied dans

<sup>37</sup> Soubeste, Claude (2012), *Une saison au Tchad. Juillet 1979-février 1985*, Paris, L'Harmattan, 129 p.

<sup>38</sup> Sepa Bonaba, Edmundo (Kopese) (2011), *España en la isla de Fernando Poo (1843-1968). Colonización y fragmentación de la sociedad bubí*, Barcelona, Icaria Editorial, 399 p.

l'île aux XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. Ces chapitres sur le *Patronato de indígenas* (1929-1959) sont entièrement neufs. On y voit que l'émancipation des *indígenas* n'affecta que quelques centaines de cas. L'expansion de la colonisation dans l'île reposait avant tout sur les planteurs (cacao) et l'Église. Ses incidences sur les sociétés africaines locales occupent des dizaines de pages très détaillées. Il reste que, travaillant à partir d'une bibliographie presque exclusivement espagnole, il passe à côté de très nombreux problèmes, notamment le double jeu de la politique franquiste, le séparatisme, le rôle des lobbies avant 1968, une comparaison avec São Tomé, et plus loin dans le passé, l'importance de la bourgeoisie *fernandina*, etc. Mais aucun auteur équato-guinéen n'a fait mieux que lui à ce jour car, à partir de positions purement défensives et mêmes doloristes, il a révélé des pans entiers que les façades proprettes de la propagande dissimulaient.

